

Les humanités et la démocratie

Méditation sur une valeur inactuelle

« Je veux lui apprendre à vivre ».

Rousseau, Emile.

« Une vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue ».

Platon, Apologie de Socrate.

Introduction

**Kasereka
KAVWAHIREHI,**
Professeur à
l'Université
d'Ottawa, Canada.
Kasereka
Kavwahirehi@
uottawa.ca

Cette méditation fait suite à une conférence faite le 2 juin 2015 à la Faculté des Lettres et sciences humaines de l'Université de Lubumbashi sous le titre: « De l'impasse d'une reconstruction technique aux exigences de la refondation: le rôle d'une Faculté des Lettres et sciences humaines ». Ma gratitude au Pr Jean-Paul Biruru, doyen de la Faculté, pour l'organisation de la conférence et aux Pr Maurice Amuri et Emmanuel Banywesize pour en avoir eu l'idée. J'explique ici une idée qui sous-tendait mon exposé, celle de la « gratuité ».

Au tout début de son livre-manifeste intitulé *Not for Profit. Why Democracy Needs the Humanities*, traduit en français sous le titre *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?* ⁽¹⁾, la philosophe américaine Martha Nussbaum tire la sonnette l'alarme : nous sommes plongés dans une crise redoutable, grosse de graves conséquences. Il ne s'agit pas de la crise financière qui a éclaté en 2008, comme on le croirait de prime abord, mais d'une crise beaucoup plus profonde, dont la toute dernière, pour autant qu'elle était aussi, sinon surtout, une crise des fins, est peut-être un symptôme. Cette crise qui pourrait passer inaperçue est celle de l'éducation. Elle se traduit par la marginalisation des humanités, c'est-à-dire de ces disciplines (littérature, philosophie, anthropologie, arts, histoire des institutions politiques ou des sensibilités esthétiques, sciences religieuses, etc.) qui ont en commun de nous amener à réfléchir sur ce qu'est une vie humaine réussie, une vie bonne ou, mieux, sur ce que signifie « bien vivre ».

Cette crise de l'éducation, qui est aussi une crise de société, menace l'éclosion et la floraison de ce qui, aujourd'hui, cristallise l'espoir d'un monde meilleur pour tous : la démocratie. En effet, celle-ci perd tout son sens là où la vision des fins, la culture des valeurs d'humanité, l'esprit critique, le jugement éclairé, le sens de l'incalculable ou du « sans mesure » sur lequel repose toute communauté humaine, sont relégués à l'arrière-plan. En

1 Martha NUSSBAUM, *Not for Profit. Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton, Princeton University Press, 2010 (traduction Française : *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, Paris, Climat, 2011.

mettant l'accent sur le système ou les procédures démocratiques, les experts ès démocratie oublient que celle-ci est d'abord et avant tout une vision du monde et de l'homme, un ensemble de valeurs (justice, égalité, liberté, fraternité) indispensables au vivre-ensemble, bref, « un mode spécifique de structuration symbolique de l'être en commun » ⁽²⁾. Or l'être en commun a pour fondement la reconnaissance de notre commune humanité et vulnérabilité dont l'expérience est au cœur des humanités d'une part et, d'autre part, l'indispensable obligation mutuelle de protéger cette chose sans prix et que personne ne se donne, à savoir la vie.

La culture de l'efficacité technique contre l'exigence d'ascèse et d'authenticité

Les faits sont là. En effet, ici et là dans le monde dominé par la culture du profit à court terme et par l'optimisation de l'efficacité technique, les États et les systèmes éducatifs bradent avec insouciance des atouts indispensables à l'émergence et à la survie des démocraties : « Les arts et les humanités sont amputés, à la fois dans le cycle primaire, le cycle secondaire et à l'université. Les décideurs politiques, bien souvent, y voient des fioritures futiles, à un moment où les pays doivent se débarrasser de tous les éléments inutiles pour rester compétitifs sur le marché mondial ; arts et humanités perdent rapidement leur place dans le cursus éducatif, et simultanément dans l'esprit et le cœur des parents et des enfants ⁽³⁾ ». Si la tendance se prolonge, prévient Martha Nussbaum, on produira bientôt des générations de machines efficaces, mais non des citoyens complets, c'est-à-dire capables de penser par eux-mêmes, de critiquer la tradition et de comprendre ce que signifient les souffrances et le succès d'autrui d'une part et, d'autre part, de construire des communautés où les différences sont mises en commun, où ce que chacun a en propre, sa singularité, trouve son accomplissement et son affirmation dans la mise en commun et l'ouverture à l'autre.

Si, en Afrique, et plus particulièrement en RD Congo, on n'en est pas à rédiger des plaidoyers à la manière de *Pourquoi étudier la littérature ?* de Vincent Jouve (2010), *L'avenir des Humanités. Economie de la connaissance ou cultures de l'interprétation* de Yves Citton (2010), *La littérature pour quoi faire ?* d'Antoine Compagnon (2007) et *A quoi sert la littérature* de Danièle Sallenave ? (2001), il faut cependant reconnaître que la question de l'utilité des humanités se pose déjà, peut-être sournoisement, mais activement, entre autres, face aux défis « de l'initiation à la nouvelle citoyenneté » et de l'émergence économique,

2 Jacques RANCIERE, « Les hommes comme animaux littéraires », Etienne Balibar et al., *Pensées critiques. Dix itinéraires de la revue Mouvements 1998-2008*, Paris, La Découverte, 2009, p. 51.

3 Marha NUSSBAUM, *Les émotions démocratiques*, op. cit., p. 10.

deux défis que l'on a encore de la peine à articuler dans un projet global de société. En effet, à bien y regarder, le défi de l'émergence économique semble éclipser celui plus pressant et fondamental de produire « le nouvel homme congolais ⁽⁴⁾ » qui sera le fer de lance d'une émergence humaine ou humanisée et, donc, de la promotion d'une « économie du bonheur partagé », selon l'heureuse expression de Kā Mana et Tshiunza Mbiye. Une telle économie ne peut être que celle qui a retrouvé son véritable statut, mieux, sa finalité, qui est d'être « seulement une chose utile, un moyen en vue d'une autre chose » ; cette autre chose étant « le bien de l'homme » qui, même s'il « est assurément aimable même pour un individu isolé ... est plus beau et plus divin appliqué à une nation ou à des cités ⁽⁵⁾ ».

Au-delà de nos acteurs politiques dont certains ne sont pas moins fiers d'avoir fait les humanités gréco-latines, on peut dire que la tendance est loin d'être latente. Elle avance sans masque. En effet, dans les Facultés des Lettres, le nombre des étudiants diminue. Les nouvelles universités qui sont nées avec la démocratisation ont prioritairement ouvert des Facultés à caractère technique, laissant la Faculté-mère, je veux dire, la Faculté des lettres et sciences humaines, en veilleuse. Peut-être faut-il s'en remettre à l'idée que le défi du développement ou de la modernité, couplé avec la tyrannie de la culture du profit, oblige de prioriser la formation pouvant faciliter l'intégration dans le système dominant et le monde professionnel.

A ce sujet, je me rappelle les mots d'un vénérable abbé qui a sans doute fait les humanités gréco-latines. S'adressant à deux jeunes jésuites étudiant l'un en philologie romane et l'autre en linguistique, il avait dit, sur un ton moqueur et presque méprisant : « Vous, jésuites congolais, continuez de vous attacher au vieil humanisme alors que le monde a basculé vers la technologie. Il faut suivre le rythme du monde ! » Comment ces deux jeunes jésuites pouvaient-ils répondre à ce prêtre moderniste pour le rassurer ? Même maintenant que j'y réfléchis avec un certain détachement, je ne peux lui répondre que par des questions : Pourquoi la technologie devrait-elle exclure l'humanisme ? N'exige-t-elle pas plutôt son affinement ? Humanisme et technologie ne pourraient-ils pas coexister dans une relation de complémentarité qui les ferait se remettre mutuellement en question ? Cela nous éviterait de tomber dans le piège de l'unidimensionnalité dénoncée naguère par Herbert Marcuse ⁽⁶⁾ et de nous installer dans un monde où seule compte la fonctionnalité : le monde brut de la raison instrumentale.

4 Tshiunza MBIYE et Kā MANA, « Le Nouvel homme congolais », *Promouvoir les valeurs d'éthique pour sortir de la crise économique et socioculturelle*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.

5 ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, I, 1-1 (traduction française de J. Tricot, Paris Vrin, 1959).

6 Herbert MARCUSE, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Minuit, Coll. « Argument », 1968.

Mais il y a plus. Dans le travail de développement qui nous concerne particulièrement, ne voyons-nous pas que si la technicité est réponse, pour qu'elle soit réellement productive, elle appelle naturellement un sens aigu du jugement et l'esprit critique ? Or ce sens s'acquiert. Et si personne n'oserait déclarer que les facultés des Lettres en ont le monopole, on nous concédera au moins que nos disciplines, qui se méfient des raccourcis et des formules toutes faites, – il n'y a pas de formule toute faite pour interpréter un texte ou pour se passer de l'ascèse nécessaire pour faire la critique externe et la critique de contenu – l'exigent au plus haut point, préparant ainsi directement des hommes qui pourront penser leurs actions comme leurs engagements, des futurs serviteurs de la Société qui pourraient l'être de manière sincère dans la mesure où ils auront appris à vivre la *Katharsis* : ce silence purificateur qui surgit de la connaissance profonde des choses et qui dispose à l'accomplissement du devoir ; cette certitude qui déstructure l'*hybris* pour que le destin s'achève. Alors que les techniques extrêmement élaborées de la physique ou de la chimie peuvent s'acquérir sans qu'il y ait, au préalable, un dépouillement intérieur et une invite perpétuelle au dépassement de soi, dans une Faculté des Lettres, sauf à y être en mercenaire, on vit la tension d'être authentiquement soi-même.

Les humanités et la valeur sans valeur de la gratuité

En vérité, la question de l'apport ou de la place des humanités dans le développement de la République démocratique du Congo se pose depuis bien longtemps. Voici un signe qui, j'en suis presque sûr, n'est pas orphelin. En 1972, le professeur V.-Y. Mudimbe, alors doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lubumbashi, fut invité à faire une conférence sur le thème de « La contribution des sciences humaines au développement du Zaïre ». Avant de se prononcer sur l'utilité des études au sein de sa Faculté, V.-Y. Mudimbe choisit de confesser publiquement le malaise qu'il ressentait de devoir offrir une vision inquiète de la contribution des sciences humaines au développement du Congo alors que d'autres, ceux des sciences exactes (géologie, démographie, polytechnique, physique) pourraient proposer « des raisons d'assurance, des normes d'action et, peut-être, des titres de gloire (7) ».

Cette démarche de Mudimbe n'était ni innocente ni simple jeu rhétorique : à l'orgueil et assurance de ceux qui sont sûrs de leur utilité, l'homme des lettres oppose subtilement la modestie et l'inquiétude (au sens étymologique) qui caractérisent celui qui cherche encore, celui qui vit dans la tension vers le sens jamais capitalisable, qui a donc l'habitude de tout examiner et de réfléchir sur ce qui arrive pour mieux se situer et agir dans le monde. L'inquiétude, en

7 V.Y. MUDIMBE, « La contribution des sciences humaines au développement du Zaïre », Elimu, in *Revue des sciences Humaines*, n°1 (juillet 1973), p. 5.

effet, comme l'a si bien souligné Leibniz, constitue le cœur et le « ressort » de la condition humaine – et même, au-delà, du monde vivant. Ne pourrait-on pas déjà voir en cet esprit de questionnement, qui signifie la conscience de la fragilité de notre condition dans la complexité du monde, l'un des apports importants des sciences humaines à la formation du citoyen et à nos sociétés ?

Dans nos sociétés, en effet, tout devient important, surtout le futile. La frontière entre l'humain et l'inhumain devient parfois difficile à tracer. On se conduit selon des habitudes dont le seul fondement est leur popularité (la tyrannie de la mode !). Ceux qui ont perdu le sens des choses et de la mesure veulent imposer leur démesure à la communauté. Plus personne n'a le temps de penser, de méditer, c'est-à-dire de peser et soupeser ce qui nous arrive en évitant les chemins battus ou en se soustrayant aux mots d'ordre des puissants du moment. Nous en sommes aux temps des infaillibles « Autorités morales » qui, en nous gardant de l'exigence de penser par soi-même et d'écouter la voix suprême de notre conscience, nous transforment en de zombies ou en des ombres vivantes qu'on peut utiliser pour n'importe quelle besogne ! Combien de gens, ne sachant plus rire d'eux-mêmes, se prennent pour le centre du monde et sont, pour cela, prêts à sacrifier des milliers de vies humaines pour leur simple plaisir égoïste. L'esprit critique qui ne peut être vrai que parce qu'inséparable d'une exigence d'autocritique est aujourd'hui un réel besoin social et politique !

Plus que jamais, les mots de Huizinga dans son livre *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps* sont d'actualité : « Un certain bagage de connaissance acquis n'implique nullement un certain niveau de culture (encore moins un bon jugement). À considérer l'état d'esprit de notre temps, ce n'est pas témoigner d'un pessimisme exagéré de constater que notions et idées fausses de toute nature y règnent partout ⁽⁸⁾ ». La raison en est que nous avons perdu de vue que seule une primauté de la pensée et de la connaissance qui signifie ascèse peut sécréter une parole sensée face aux mythes raisonnables du mécanisme et de l'organisation des divinités sachant s'entourer des courtisans qui confondent le discours politique avec un baratin érotique. L'exigence critique qui n'est pas seulement une méthode de réflexion et de recherche mais aussi une attitude à actualiser en permanence constitue le coefficient de justesse d'une pensée.

Après avoir mis en avant cette attitude qui devrait caractériser l'homme des lettres, V.-Y. Mudimbe proposa alors, sous forme interrogative, un concept qui pourrait sembler une belle provocation dans un monde où la voie royale vers la réussite – mais qu'est-ce qu'une vie humaine réussie ? – est le profit au plus haut coût humain. Il s'agit de la notion de « gratuité ». Il écrit :

8 Johan HUIZINGA, *Incertitudes. Essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps*, Paris, Librairie de Medici, 1939.

Dans son exposé d'introduction, le Directeur général (de la revue *Elimu*), justifiait ma prise de parole par la question de l'utilité des études en notre Faculté. J'aimerais tant répondre dans le sens qui paraît être celui de l'attente générale. Mais la réponse profonde, la signification dernière de nos études ne pourrait-elle pas être, essentiellement, à la mesure de leur gratuité ? Pourquoi ne dirions-nous pas simplement : nous sommes des êtres inoffensifs, sans avidité, sans suffisamment d'indécence pour affronter la rentabilité immédiate et à court terme pour elle-même ? Ne serait-ce pas par cet aspect que nous nous savons honorables et, lorsqu'on nous l'accorde, respectables (9) ?

On le voit : Mudimbe rejoint le « Not for Profit » de Martha Nussbaum. La finalité première des Humanités n'est pas le profit, la rentabilité immédiate. Ce qui ne signifie guère qu'elles n'apportent rien à la société, qu'elles ne sont qu'un décor luxueux dont les pays pauvres qui courent vers l'émergence pourraient se passer. Que du contraire ! Si la finalité première des Humanités n'est pas le profit calculable, c'est parce que la valeur de ce qu'elles apportent est au-dessus du quantifiable. Elle consiste à veiller à ce que l'excès des faits, des chiffres et statistiques ne tue le vivant, et à imaginer de nouvelles modalités pour améliorer le vivre-ensemble. Comment mesurerait-on en dollars le sentiment de solidarité avec les autres qui ne sont ni de ma famille, ni de ma tribu, ni même de mon pays, encore moins de mon temps ? C'est, entre autres, ce sentiment qui est cultivé par l'imagination littéraire en ce sens qu'elle nous permet de nous mettre dans la peau des autres et d'être concernés par le bien ou la souffrance d'autres personnes dont les vies sont éloignées de la nôtre. Or ceci, on n'y pense pas beaucoup, est important pour le citoyen : lorsque nous votons, prenons des décisions ou élaborons des lois qui vont affecter les destins des autres, nous devons être capables d'imaginer ce que notre décision va leur coûter, c'est-à-dire nous mettre à leur place comme nous nous mettons à la place d'un personnage de l'histoire ou du roman que nous sommes en train de lire, cela faisant d'ailleurs partie intégrante du contrat de lecture. Dans la société, les questions normatives ne se résolvent pas seulement en recourant aux arguments logiques mais aussi par un certain type d'attention à des situations qui imposent de se mettre à la place de l'autre. Nous devons pour cela cultiver la capacité à penser à l'effet que cela fait d'être à la place d'une autre personne, à être un lecteur intelligent de l'histoire de cette personne, et à comprendre les émotions, les aspirations et les désirs d'une personne placée dans cette situation.

Dans un autre essai intitulé *Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, traduit en français sous le titre *L'art d'être juste*, issu de son cours de

9 Ibid.

littérature aux étudiants en droit et en économie de la prestigieuse université de Chicago, la philosophe Martha Nussbaum, plaidant pour une conception humaniste de la justice nourrie par la lecture des romans ou même de la poésie, montre, avec force exemples, comment l'imagination littéraire est un élément important de la rationalité publique. Refusant toute prétention de vouloir substituer l'imagination empathique au raisonnement moral guidé par les règles, elle écrit : « Je prends la défense de l'imagination littéraire justement parce qu'elle me semble être un élément indispensable d'une attitude morale qui nous demande de nous intéresser au bien de personnes étrangères, dont les vies sont éloignées des nôtres. Une telle attitude morale laisse une grande place aux règles et aux procédures formelles de décision, y compris aux procédures inspirées par l'économie ⁽¹⁰⁾ ». Non seulement elle donne de l'humanité aux décisions techniques mais peut nous garder de l'autisme politique qui ne peut que conduire à la catastrophe. Aussi, pour la philosophe américaine, être juge, au sens plein du terme, ce n'est pas être un habile technicien du droit, c'est aussi être un fin observateur et analyste des émotions humaines, des contextes historiques et sociaux. C'est tenter d'aller au-delà de ses préjugés pour comprendre des formes de vie qui peuvent être différentes et non moins légitimes. L'imagination littéraire peut « orienter les juges dans leur jugement, les législateurs dans l'élaboration des lois, les décideurs à mesurer la qualité de vie des personnes proches ou éloignées ⁽¹¹⁾ ». Cette idée de la capacité des humanités à développer une raison empathique et, donc sensible, est aussi mise en exergue par Judith Butler lorsqu'elle écrit :

Les humanités nous donnent la chance de lire à travers les langues et les différences culturelles afin de comprendre la vaste gamme de points de vue dans et sur ce monde. Autrement, comment pourrions-nous imaginer vivre ensemble sans cette capacité de voir au-delà d'où nous sommes, de nous savoir liés aux autres que nous n'avons jamais directement connus, et de comprendre que, dans un certain sens respectueux et urgent, nous partageons un monde ⁽¹²⁾ .

Prenons un autre exemple pour illustrer la valeur fondamentale de la gratuité ou de l'incalculable. Comment évaluerait-on en termes de dollars, sans les dénaturer, le sens de responsabilité du citoyen face au bien commun ou la valeur d'une relation d'amour ou d'amitié, ou encore la capacité de s'émerveiller de la beauté d'un tableau ou du monde, l'émerveillement pouvant susciter le désir et la volonté de vivre davantage en symbiose avec la nature ou

10 Martha C. NUSSBAUM, *Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press, 1995, p. 17. (*L'art d'être juste. Comment créer les conditions d'un monde plus juste*, Paris, Climat, 2015.)

11 Ibid., p. 3.

12 Judith Butler, Discours de réception du Doctorat Honoris Causa à l'Université Mc Gil, Montréal, Canada en 2013. www.brainpickings.org/index.php/2013.

nous orienter vers la célébration de l'Être créateur ? Ce sont sans aucun doute les séquelles de cette idée du sans prix qui se révèlent lorsque, pour récompenser les citoyens qui ont contribué énormément à rendre le vivre-ensemble plus riche, les États les honorent en leur décernant des médailles de mérite ou en leur attribuant des titres symboliques qui expriment la reconnaissance. Plus encore, quel profit quantifiable tire-t-on des dépenses liées aux célébrations des fêtes nationales comme la commémoration de l'indépendance ? Pourtant ces dépenses sans retour quantifiables sont indispensables à la vitalité de la nation, au renforcement de la cohésion nationale ? La perte du sens du gratuit, de ce qui est au-delà du mesurable, du quantifiable, de la brute utilité, nous situe sur la pente raide d'un matérialisme qui porte le masque de la mort.

La science est grossière, la vie est subtile...

Je ne peux m'empêcher, en écrivant tout ceci, de penser aux mots de Vaclav Havel dans sa préface au beau livre de l'humaniste et économiste tchèque, Tomas Sedlacek, intitulé *L'économie du bien et du mal*. Après avoir stigmatisé la tendance matérialiste générale consistant, chez les hommes politiques de droite comme de gauche, à placer dans leur programmes en premier l'économie et la finance, affichant ainsi des priorités étroitement matérialistes et, seulement vers la fin, la culture, comme une sorte de copié/collé ou de libation à l'intention de quelques originaux, Vaclav Havel écrit :

Peut-être cela tient-il à une fréquente confusion entre la simple comptabilité et l'économie en tant que discipline scientifique. Mais à quoi sert la comptabilité si ce qui donne un sens à la vie est pour une grande part difficile à chiffrer, voire totalement incalculable ? Je me demande ce que ferait un économiste-comptable chargé d'optimiser le travail d'un orchestre symphonique. J' imagine qu'il éliminerait tous les silences des symphonies de Beethoven. Ils ne servent à rien, ils ne font que retarder les choses sérieuses et l'on ne va tout de même pas payer les musiciens pour « jouer » des silences ⁽¹³⁾.

Ces mots de V. Havel me font, à leur tour, immédiatement penser à Roland Barthes qui, dans sa belle *Leçon inaugurale* au Collège de France, eut ces mots forts : « La science est grossière, la vie est subtile, et c'est pour corriger cette distance que la littérature nous importe ⁽¹⁴⁾ ». Barthes parle de la littérature, mais il pourrait tout aussi s'agir de la musique ou encore de la peinture. En fait, dans un monde où l'on recherche prioritairement ce que le grand humaniste indien Tagoré appelait la « couverture » matérielle et, j'ajouterais, les moyens de

13 Vaclav HAVEL, « Préface », Tomas SEDLACEK, *L'économie du bien et du mal*. La quête du sens économique, Paris, Eyrolles, 2013, p. 10.

14 Roland BARTHES, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 18.

fonctionnalité, les humanités nous invitent à ne pas oublier l'âme, c'est-à-dire la clé qui nous ouvre à un monde plus riche, subtil, complexe ; les capacités de pensée et d'imagination qui nous rendent humains et font de nos relations des relations riches, plutôt que des relations de simple usage et de manipulation. Comme l'écrit Martha Nussbaum :

Lorsque nous nous rencontrons en société, si nous n'avons pas appris à voir à la fois nous-même et autrui de cette manière, en imaginant en l'autre les facultés intérieures de pensée et d'émotion, la démocratie est vouée à l'échec. Car la démocratie est construite sur le respect et l'attention, et ces qualités dépendent à leur tour de la capacité de voir les autres comme des êtres humains et non comme de simples objets ⁽¹⁵⁾.

Par « les autres », il faut évidemment entendre tout être humain, mais surtout les pauvres, les indigents, les marginalisés, ceux qui baignent dans la précarité et dont la présence, au lieu de nous inspirer du mépris, devrait nous ramener à la conscience de notre égale et commune humanité et nous pousser à nous interroger sur la moralité de nos systèmes de redistribution des richesses, sur les limites mêmes de notre définition du citoyen dès lors que, par manque de moyens nécessaires, certaines personnes qui sont formellement des citoyens se trouvent exclues de la vie sociale ou du respect dû à tout être humain, même dans sa mort.

On pourrait aussi penser au sociologue et penseur français Edgar Morin qui, après avoir affirmé que l'étude de la littérature, de l'histoire, des mathématiques, des sciences contribue à l'insertion dans la vie sociale, et après avoir reconnu que les enseignements spécialisés sont nécessaires à la vie professionnelle, ajoute immédiatement : « Mais avec la marginalisation de la philosophie et de la littérature, il manque de plus en plus dans l'éducation la possibilité d'affronter les problèmes fondamentaux et globaux de l'individu, du citoyen, de l'être humain ⁽¹⁶⁾ ». Il y a, en effet, des problèmes que ni l'informatique, ni la biologie moléculaire ni la chimie, ni même la technicité du droit à elle seule ne peuvent permettre de comprendre alors que leur résolution est indispensable à la construction des communautés viables humainement, où l'on peut s'épanouir en se consacrant à la recherche scientifique.

Au moment où l'on observe un certain engouement vers la formation technique facilitant l'insertion professionnelle, et où les taux de croissance coupés de toute exigence du bien-vivre ou du bien-être de la population semblent être au centre de la politique de la reconstruction, de ce que les thuriféraires de mauvais goût appellent « le réveil du géant », il convient de souligner que cet engouement ne devrait pas signifier marginalisation des humanités. Elle

15 Martha NUSSBAUM, *Les émotions démocratiques*, pp. 14-15.

16 Edgar MORIN, *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité*, Paris, Fayard/Pluriel, 2012, p. 253.

le signifierait, qu'elle nous appauvrirait à coup sûr et nous mettrait sur la voie d'une misère humaine. En effet, comme le suggérait l'anthropologue français Maurice Godelier, ce n'est pas à la physique des particules, à la biologie moléculaire ou encore aux neurosciences qu'il faut recourir si l'on veut comprendre l'opposition séculaire entre Sunnites et Chiites, ou l'imaginaire dans lequel s'inscrivent le génocide rwandais et la volonté de domination et de neutralisation de l'autre au soubassement de la situation qui prévaut dans la région des Grands Lacs, mais bien aux sciences humaines et sociales ⁽¹⁷⁾. Ce qui revient aussi à dire que ce n'est pas à la biologie moléculaire, à la physique des particules, à l'architecte spécialisé dans la construction des immeubles intelligents ou au technicien de l'économie qu'il faut d'abord recourir pour reconstruire une communauté ou une nation, mais bien à la force des récits intégrateurs – toute nation est le produit d'un récit dit fondateur réécrit ou réactualisé au moment des crises pour se donner un nouveau futur commun –, et à l'énergie des symboles à mobiliser pour donner à entreprendre ensemble et à espérer en un avenir collectif à construire.

Le processus de reconstruction d'une communauté comme l'initiation à une nouvelle citoyenneté doivent viser, d'une part, la reconstruction de l'imaginaire et la valorisation de l'imagination des individus qui doivent s'appropriier les nouveaux schèmes perceptifs et évaluatifs des conduites au sein de la communauté et, d'autre part, la sanctuarisation des liens de solidarité sans lesquels il n'y a pas de communauté. Une nation, c'est d'abord un imaginaire commun, ou ce que John Dewey appelait « une foi commune » ou encore « un rêve commun » que ne peuvent produire ni les mathématiques ni l'économie, alors que cette foi commune, ce rêve commun, peut motiver et soutenir l'investissement de tout un chacun dans le renforcement de l'économie et le respect du bien commun. Et il y a lieu de dire que ce qui manque cruellement à nos sociétés c'est une foi commune, un rêve commun.

Par ailleurs, qui dit reconstruction ou nouvelle citoyenneté dit déjà histoire. On reconstruit ce qui a été démolé. Comment être un bon citoyen sans connaître l'histoire de son pays, laquelle vous propose non seulement des modèles, des valeurs et des utopies à réactualiser mais aussi des comportements destructeurs à éviter. L'histoire donne un enracinement et un horizon à la reconstruction et à la nouvelle citoyenneté. La campagne médiatique pour initier à la nouvelle citoyenneté est promise à être un processus vide si elle n'est pas accompagnée par une réflexion critique sur le présent, sur l'histoire, sur ce qui est la source des inégalités, des injustices, du manque de respect du bien public, des lois ; bref, sur ce qui a produit le vacillement de l'armature symbolique de notre société. Et cette réflexion indispensable pour l'invention

17 Maurice GODELIER, *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 218.

d'une nouvelle utopie collective peut se faire, selon des méthodes appropriées, à tous les niveaux du cursus scolaire, de l'école primaire à l'université. C'est là un grand défi à relever : donner des assises concrètes, historiques et sociales à la nouvelle citoyenneté pour qu'elle ne soit pas une simple fiction. Mais il y a plus. L'idée de citoyenneté démocratique est indissociable de celle de l'égalité en citoyenneté. Mais, qu'est-ce qu'être des égaux en citoyenneté ? Comment convaincre un jeune de la beauté et de la pertinence de ce principe quand il voit qu'il y a des citoyens qui comptent (ceux qui sont bien casés dans des postes de pouvoir) et d'autres qui ne comptent presque pas, dont la perte importe peu pour l'Etat ? L'idéal de l'égalité en citoyenneté est démenti par l'expérience de la précarité abjecte de la majorité de citoyens et la jouissance indécente d'une petite minorité. Les processus de promotion de la nouvelle citoyenneté démocratique est voué à l'échec si l'être démocratique n'est pas repensé au lieu où se joignent intimement « une politique de la reconnaissance, affirmant de manière inconditionnée un égal respect pour toute vie, et une politique de la redistribution, liée à une volonté politique de corriger les inégalités sociales et matérielles ⁽¹⁸⁾ ».

Les humanités et l'apprentissage politique de la collectivité

Dans une conversation qu'il eut avec Edward Said, célèbre critique et théoricien américain d'origine palestinienne, Daniel Berenboim, alors directeur de l'Orchestre symphonique de Chicago et de l'Opéra de Berlin, déclara ceci sur la musique :

Si nous voulons comprendre le phénomène de la nature, ou de l'être humain, ou la relation à un Dieu, ou toute autre expérience spirituelle, nous pouvons beaucoup apprendre au travers de la musique. (...) Si l'on veut apprendre à vivre dans une société démocratique, alors il est vivement conseillé de jouer dans un orchestre. Car un musicien d'orchestre sait quand il faut diriger et quand il faut suivre. On laisse de l'espace pour les autres, et en même temps, on n'éprouve pas d'inhibitions quand il s'agit de réclamer une place pour soi-même ⁽¹⁹⁾.

Ces propos de Berenboim sur la musique classique font penser à Yves Citton qui, dans son essai *L'Avenir des Humanités. Economie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, propose d'ériger l'interprétation – distincte de l'information et de la connaissance – en modèle, non seulement pour la recherche, mais encore pour un projet de société. L'interprétation dont

18 Guillaume LE BLANC, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Seuil, 2007, p. 22.

19 Edward W. SAID et Daniel BERENBOIM, *Parallèles et paradoxes. Explorations musicales et politiques*, traduit de l'anglais par Philippe Babo, Paris, Le Serpent à Plumes, 2003, p. 218.

Citton fait l'éloge se différencie de la simple lecture entendue comme prise d'information pouvant s'engager sans décision autonome, de manière réactive, par exemple face à l'irruption d'un média publicitaire ou lors d'un incident technique nécessitant le recours à une notice. L'interprétation est définie par Citton comme une opération ternaire qui engage le sujet interprétant. Elle implique d'abord la sélection de certains aspects du donné, elle valorise ensuite des tâtonnements entre différents circuits et enfin elle explicite des choix entre les hypothèses et la construction finale d'un sens. L'interprétation présuppose également l'intersubjectivité : comme elle « ne tire sa force que d'être reçue par d'autres interprètes », elle « ne vaut rien d'autre que la communauté qu'elle parvient à réunir autour d'elle ⁽²⁰⁾ ».

Ici se perçoit la valeur politique des humanités qui sont justement des disciplines de l'interprétation. Au citoyen ou lecteur passif qui ingurgite les connaissances et informations qui lui sont proposées par les instances officielles, Citton oppose l'émergence du citoyen interprète, capable de questionner et de discerner. Ce qu'il suggère, c'est comment la critique littéraire et l'exercice de la démocratie pourraient se rejoindre en ce que l'interprète parle rarement en son nom propre, préférant faire dialoguer plusieurs sources et plusieurs cadres de compréhension, qu'il rassemble sur le terrain commun de la réflexion. Il y a une scène du propos de l'interprète qui est transposable non seulement dans le débat politique pour l'assainir ou l'humaniser mais aussi dans l'apprentissage du vivre ensemble dans nos écoles : accueillir d'autres voix et d'autres points de vue permettrait, dès la salle de classe, d'apprendre l'ambivalence et d'avancer prudemment grâce au truchement de l'énonciation indirecte.

Mais ce n'est pas tout. Ce qui est aussi mis au jour par Citton, c'est la capacité des humanités de faire émerger de nouvelles croyances, « de solliciter nos capacités de fabulation pour contribuer à fabriquer de nouvelles croyances qui tireront le donné vers une fiction présente, traduisible en réalité future ⁽²¹⁾ ». C'est dire que les sciences humaines ont une dimension utopique : plus que les campagnes médiatiques, la fiction littéraire en tant qu'exploration des virtualités de l'existence et anticipation sur les connaissances à venir, peut efficacement contribuer à inventer une nouvelle société, de nouvelles personnalités, en frayant de nouvelles voies de communication entre des citoyens créateurs et interprètes. Il s'agit de casser les clichés, « pour permettre l'émergence d'autres images, qui ne correspondent à rien d'existant, mais dont la force d'inspiration pourra nous amener à reconfigurer le donné ⁽²²⁾ ». Le philosophe camerounais Fabien Eboussi Boulaga exprime cette idée lorsqu'il écrit :

20 Yves CITTON, *L'Avenir des Humanités. Economie de la connaissance et cultures de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 2010, p. 67.

21 Ibid., p. 133.

22 Ibid., p. 134.

La littérature est aussi un pouvoir. Par ses images, ses symboles, sa musique, ses rythmes, elle a la puissance d'évoquer pour nous des possibilités d'existence que notre monde ou notre société ne réalise pas. Elle nous fait sentir que nous pourrions être autres que nous ne sommes, que les choses pourraient se passer autrement qu'elles ne se passent dans notre milieu, dans notre société, dans notre monde. Ce qui est arrivé aurait pu ne pas arriver. Ce qui va de soi, ce qui va sans dire, qu'on qualifie de normal et de naturel, l'est seulement en vertu des habitudes, de la paresse, du conformisme de la pensée et du corps. Il l'est du fait de la peur et de l'esprit de soumission ⁽²³⁾.

Conclusion

En somme, les Humanités sont essentielles pour maintenir une démocratie vivante, dynamique, tournée vers le futur et ouverte au monde dans sa diversité et sa complexité ; essentielles aussi pour l'émergence d'une citoyenneté responsable parce que soutenue par un jugement critique, et la construction des communautés d'interprétation où personne ne prétend détenir la vérité ultime. Le défi à relever consiste à trouver les meilleures méthodes pour les enseigner à tous les cycles et, pourquoi pas, au-delà de la Faculté des lettres et sciences humaines, pour qu'elles contribuent efficacement, selon la modalité qui leur est propre, à donner une réponse à la crise de notre vivre-ensemble et nourrissent notre rêve commun d'un pays plus beau qu'avant. Nous serons sur cette voie lorsque les performances en termes de taux de croissance et d'équilibre du cadre macro-économique trouveront leur sens dans la transformation de notre situation actuelle de précarité en un temps de fécondité plurielle : spirituelle, philosophique, artistique, etc., nécessaire pour redonner une épaisseur humaine au monde réduit au statut de simple matière brute par la raison technique et capitaliste. En d'autres mots, le défi consiste à créer des espaces où cultiver notre commune humanité, déployer notre imagination, partager une émotion et des projets à accomplir pour un avenir commun. Sans cette part accordée à l'approfondissement de notre commune humanité, l'émergence économique qui ne peut, à elle seule, constituer une utopie, portera le masque de la mort. ■

23 F. EBOUSSI Boulaga, *A contretemps. L'enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Karthala, 1991, pp. 109-110.